

*Vies de Spinoza*

JEAN COLERUS  
LUCAS

*Vies de Spinoza*

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2007

LA VIE  
DE B. DE SPINOZA

TIRÉE DES ÉCRITS  
DE CE FAMEUX PHILOSOPHE  
ET DU TÉMOIGNAGE  
DE PLUSIEURS PERSONNES DIGNES DE FOI,  
QUI L'ONT CONNU PARTICULIÈREMENT

PAR JEAN COLERUS,  
MINISTRE DE L'ÉGLISE LUTHÉRIENNE  
DE LA HAYE  
1706

Ces deux *Vies de Spinoza* ont paru respectivement en  
1706 et 1735. (Voir Notice p.133).

© Editions Allia, Paris, 1999, 2002, 2007.

SPINOZA ce philosophe, dont le nom fait tant de bruit dans le monde, était Juif d'origine. Ses parents, peu de temps après sa naissance, le nommèrent Baruch. Mais ayant dans la suite abandonné le judaïsme, il changea lui-même son nom, et se donna celui de Benoît dans ses écrits et dans les lettres qu'il signa. Il naquit à Amsterdam le 24 novembre en l'année 1632. Ce qu'on dit ordinairement et qu'on a même écrit, qu'il était pauvre et de basse extraction, n'est pas véritable : ses parents Juifs portugais, honnêtes gens, et à leur aise, étaient marchands à Amsterdam, où ils demeuraient sur le Burgwal dans une assez belle maison, près de la vieille synagogue portugaise. Ses manières d'ailleurs civiles et honnêtes, ses proches et alliés, gens accommodés, et les biens laissés par ses père et mère, font foi que sa race aussi bien que son éducation étaient au-dessus du commun. Samuel Carceris, Juif portugais, épousa la plus jeune de ses deux sœurs. L'aînée s'appelait Rebecca, et la cadette Miriam de Spinoza, dont le fils Daniel Carceris, neveu de Benoît de Spinoza, se porta pour l'un de ses héritiers après sa mort. Ce qui paraît par un acte passé devant le notaire Libertus Loef, le

30 mars 1677, en forme de procuration adressée à Henri vander Spycck, chez qui Spinoza logeait lors de son décès.

#### SES PREMIÈRES ÉTUDES

Spinoza fit voir dès son enfance, et encore mieux ensuite dans sa jeunesse, que la nature ne lui avait pas été ingrate. On reconnut aisément qu'il avait l'imagination vive, et l'esprit extrêmement prompt et pénétrant. Comme il avait beaucoup d'envie de bien apprendre la langue latine, on lui donna d'abord pour maître un Allemand. Pour se perfectionner ensuite dans cette langue, il se servit du fameux François Vanden Ende qui la montrait alors à Amsterdam, et y exerçait en même temps la profession de médecin. Cet homme enseignait avec beaucoup de succès et de réputation; de sorte que les plus riches marchands de la ville lui confièrent l'instruction de leurs enfants, avant qu'on eût reconnu qu'il montrait à ses disciples autre chose que le latin. Car on découvrit enfin qu'il répandait dans l'esprit de ces jeunes gens les premières semences de l'athéisme. C'est un fait que je pourrais prouver s'il en était

besoin, par le témoignage de plusieurs gens d'honneur qui vivent encore, et dont quelques-uns ont rempli la charge d'Ancien dans notre Eglise d'Amsterdam, et en ont fait les fonctions avec édification. Ces bonnes âmes ne se lassent point de bénir la mémoire de leurs parents, qui les ont arrachés encore à temps de l'école de Satan, en les tirant des mains d'un maître si pernicieux et si impie.

Vanden Ende avait une fille unique qui possédait elle-même la langue latine si parfaitement, aussi bien que la musique, qu'elle était capable d'instruire les écoliers de son père en son absence, et de leur donner leçon. Comme Spinoza avait occasion de la voir et de lui parler très souvent, il en devint amoureux; et il a souvent avoué qu'il avait eu dessein de l'épouser. Ce n'est pas qu'elle fût des plus belles ni des mieux faites; mais elle avait beaucoup d'esprit, de capacité, et d'enjouement; ce qui avait touché le cœur de Spinoza, aussi bien que d'un autre disciple de Vanden Ende nommé Kerkering, natif de Hambourg. Celui-ci s'aperçût bientôt qu'il avait un rival, et ne manqua pas d'en devenir jaloux. Ce qui l'obligea à redoubler ses soins, et ses assiduités auprès de sa maîtresse. Il le fit avec succès; quoique le présent qu'il avait fait

auparavant à cette fille d'un collier de perles de la valeur de deux ou trois cents pistoles contribuât sans doute à gagner ses bonnes grâces. Elle les lui accorda donc, et lui promit de l'épouser; ce qu'elle exécuta fidèlement après que le sieur Kerkering eût abjuré la religion luthérienne dont il faisait profession, et embrassé la catholique. On peut consulter sur ce sujet le *Dictionnaire* de M. Bayle, tome 3, édit. 2, à l'article de Spinoza à la page 2770. Aussi bien que le traité du docteur Kortholt *De Tribus impostoribus*, édit. 2, dans la préface.

A l'égard de Vanden Ende, comme il était trop connu en Hollande pour y trouver de l'emploi, il se vit obligé d'en aller chercher ailleurs. Il passa en France, où il fit une fin très malheureuse, après y avoir subsisté pendant quelques années de ce qu'il gagnait à sa profession de médecin. F. Halma dans sa traduction flamande de l'art. de Spinoza, p. 5, rapporte que Vanden Ende, ayant été convaincu d'avoir attenté à la vie de M. le Dauphin, fut condamné à être pendu, et exécuté. Cependant quelques autres qui l'ont connu très particulièrement en France avouent à la vérité cette exécution; mais ils en rapportent autrement la cause. Ils disent que Vanden Ende avait tâché de faire soulever les peuples d'une des pro-

vinces de France, qui par ce moyen espéraient rentrer dans la jouissance de leurs anciens privilèges; en quoi il avait ses vues de son côté, qu'il songeait à délivrer les Provinces Unies de l'oppression où elles étaient alors, en donnant assez d'occupation au roi de France en son propre pays, pour être obligé d'y employer une grande partie de ses forces. Que c'était pour faciliter l'exécution de ce dessein qu'on avait fait équiper quelques vaisseaux, qui cependant arrivèrent trop tard. Quoi qu'il en soit, Vanden Ende fut exécuté; mais s'il eût attenté à la vie du Dauphin, il eût apparemment expié son crime d'une autre manière et par un supplice plus rigoureux.

SPINOZA S'ATTACHE À L'ÉTUDE  
DE LA THÉOLOGIE, QU'IL QUITTE  
POUR ÉTUDIER À FOND LA PHYSIQUE

Après avoir bien appris la langue latine, Spinoza se proposa l'étude de la théologie, et s'y attacha pendant quelques années. Cependant, quoiqu'il eût déjà beaucoup d'esprit et de jugement, l'un et l'autre se fortifiaient encore de jour à autre. De sorte que se trouvant plus de disposition à la recherche des

productions et des causes naturelles, il abandonna la théologie pour s'attacher entièrement à la physique. Il délibéra longtemps sur le choix qu'il devait faire d'un maître, dont les écrits lui pussent servir de guide dans le dessein où il était. Mais enfin, les œuvres de Descartes étant tombées entre ses mains il les lut avec avidité; et dans la suite il a souvent déclaré, que c'était de là qu'il avait puisé ce qu'il avait de connaissance en philosophie. Il était charmé de cette maxime de Descartes, qui établit qu'on ne doit jamais rien recevoir pour véritable, qui n'ait été auparavant prouvé par de bonnes et solides raisons. Il en tira cette conséquence, que la doctrine et les principes ridicules des rabbins juifs, ne pouvaient être admis par un homme de bon sens : puisque ces principes sont établis uniquement sur l'autorité des rabbins mêmes, sans que ce qu'ils enseignent vienne de Dieu, comme ils le prétendent à la vérité, mais sans fondement, et sans la moindre apparence de raison.

Il fut dès lors fort réservé avec les docteurs juifs, dont il évita le commerce autant qu'il lui fut possible, on le vit rarement dans leurs synagogues, où il ne se trouvait que par manière d'aquit, ce qui les irrita extrêmement

contre lui; car ils ne doutaient point qu'il ne dût bientôt les abandonner et se faire chrétien. Cependant, à dire la vérité, il n'a jamais embrassé le christianisme, ni reçu le Saint Baptême; et quoi qu'il ait eu de fréquentes conversations depuis sa désertion du judaïsme avec quelques savants mennonites, aussi bien qu'avec les personnes les plus éclairées des autres sectes chrétiennes, il ne s'est pourtant jamais déclaré pour aucune, et n'en a jamais fait profession.

Le sieur François Halma, dans la *Vie de Spinoza* qu'il a traduite en flamand rapporte pages 6, 7, 8, que les Juifs lui offrirent une pension peu de temps avant sa désertion pour l'engager à rester parmi eux, sans discontinuer de se faire voir de temps en temps dans leurs synagogues. C'est aussi ce que Spinoza lui-même a souvent affirmé au sieur Vander Spyck son hôte, aussi bien qu'à d'autres, ajoutant que les rabbins avaient fixé la pension qu'ils lui destinaient à 1000 florins; mais il protestait ensuite que quand ils lui eussent offert dix fois autant, il n'eût pas accepté leurs offres, ni fréquenté leurs assemblées par un semblable motif; parce qu'il n'était pas hypocrite, et qu'il ne recherchait que la vérité. Monsieur Bayle rapporte en outre, qu'il lui

arriva un jour d'être attaqué par un Juif au sortir de la comédie, qu'il en reçût un coup de couteau au visage ; et quoique la plaie ne fût pas dangereuse, Spinoza voyait pourtant que le dessein du Juif avait été de le tuer. Mais l'hôte de Spinoza, aussi bien que sa femme, qui tous deux vivent encore, m'ont rapporté ce fait tout autrement. Ils le tiennent de la bouche de Spinoza même, qui leur a souvent raconté qu'un soir, sortant de la vieille synagogue portugaise, il vit quelqu'un auprès de lui le poignard à la main, ce qui l'ayant obligé à se tenir sur ses gardes et à s'écarter, il évita le coup qui porta seulement dans ses habits. Il gardait encore alors le justaucorps percé du coup, en mémoire de cet événement. Cependant, ne se croyant plus assez en sûreté à Amsterdam, il ne songeait qu'à se retirer en quelque autre lieu à la première occasion. Car il voulait d'ailleurs poursuivre ses études et ses méditations physiques, dans quelque retraite paisible et éloignée du bruit.

#### LES JUIFS L'EXCOMMUNIENT

Il s'était à peine séparé des Juifs et de leur communion, qu'ils le poursuivirent juridiquement selon leurs lois ecclésiastiques, et l'excommunièrent. Il a avoué plusieurs fois que la chose s'était ainsi passée, et déclaré que depuis il avait rompu toute liaison et tout commerce avec eux. C'est aussi ce dont M. Bayle convient aussi bien que le Docteur Musæus. Des Juifs d'Amsterdam qui ont très bien connu Spinoza, m'ont pareillement confirmé la vérité de ce fait, ajoutant que c'était le vieux Chacham Abuabh, rabbin alors de grande réputation parmi eux, qui avait prononcé publiquement la sentence d'excommunication. J'ai sollicité inutilement les fils de ce vieux rabbin de me communiquer cette sentence ; ils s'en sont excusés sur ce qu'ils ne l'avaient pas trouvée parmi les papiers de leur père ; quoiqu'il me fût aisé de voir qu'ils n'avaient pas envie de s'en dessaisir, ni de la communiquer à personne.

Il m'est arrivé ici à la Haye de demander un jour à un savant juif, quel était le formulaire dont on se servait pour interdire ou excommunier un apostat. J'en eus pour réponse, qu'on le pouvait lire dans les écrits de Maimonide,